

Jean Diwo

Les Dames du Faubourg

ROMAN



DENOEL

Les Dames du Faubourg

I

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DENOËL

**Chez Lipp
Le lit d'acajou * *
Le Génie de la Bastille * * *
Les Violons du Roi
Rétro-Rimes
(Poèmes)**

AUX ÉDITIONS FAYARD

**Hôtel recommandé, roman
En collaboration avec Jacqueline Miche'
De briques et de brocs
Drôles de numéros**

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Si vous avez manqué le début

AUX ÉDITIONS PHILIPPE LEBAUD

**Le livre du cochon
*En collaboration avec Irène Karsenty***

AUX ÉDITIONS D'ART, JOSEPH FORËT

**Henry Clews,
*préface d'André Maurois***

Jean Diwo

Les Dames du Faubourg

ROMAN
I

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Édition Denoël, 1984
Nouvelle édition, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25019-9
B 25019-1

A la mémoire de mon père

Chapitre 1.

La croix de la trahison

Sa canne de compagnon à la main, sa « malle aux quatre nœuds » sur l'épaule, Jean Cottion attendit avant de traverser la chaussée de l'Est qu'un bruyant équipage précédé et suivi d'hommes en armes fût passé : « Sans doute un prince qui regagne le château de Vincennes, peut-être même le roi », pensa-t-il.

De l'autre côté de la route, entre deux maisons basses nouvellement bâties – la bonne pierre blanche y prenait l'avantage sur le pisé –, s'ouvrait un couloir qui débouchait sur une cour pavée où séchaient, soigneusement empilées, des planches de chêne et de hêtre. Le patron de la taverne à l'enseigne de *La Sainte Famille*, où il venait de se reposer, lui avait dit qu'il trouverait là, dans son atelier, le maître menuisier-huchier Pierre Thirion. Au bruit et à l'odeur, le jeune homme se dirigea sans hésiter vers la première des trois portes qui s'ouvraient sur la cour.

Le chuintement qu'il avait reconnu était celui d'une scie dont il sut tout de suite qu'elle était maniée par une main habile. Les deux nuances sonores bien distinctes, celle de l'aller – ferme et mordante – et celle du retour – douce, légère comme le chant de la sarcelle – lui firent chaud au cœur. Quant à l'odeur de la sciure neuve et des copeaux fraîchement ciselés par la lame du rabot, il l'aurait distinguée entre mille. Le bois était pour lui comme l'air, le feu ou l'eau, un élément vital, un matériau chargé de magie que la main de l'ouvrier réanimait en lui rendant la liberté d'un arbre dans le matin clair.

Jean Cottion, comme ceux de sa race, aimait d'amour le bois dont la texture charnelle le touchait. Durant son tour de France, aux quatre coins du pays, ses maîtres lui avaient appris les gestes qui magnifiaient en une sorte de volupté le métier de tous les jours. Tous lui avaient dit une fois ou l'autre : « Tu as bien fait de choisir le travail du bois qui est vivant et noble. Le fer certes a ses mérites, mais il n'a pas d'âme! »

En voyant la porte s'ouvrir, Pierre Thirion s'arrêta dans son mouvement. Avec lenteur il retira la scie de son trait, la posa avec précaution sur l'établi et regarda, surpris, ce nouveau venu qui le saluait à la mode des aristocrates du trimard en levant sa canne de compagnon à hauteur du front, signe de respect et de dévouement. Il y avait de la noblesse dans ce geste rituel. Thirion en fut touché. Il sourit et questionna :

– Bonjour ami. Que puis-je faire pour toi?

Une bouffée d'espoir monta aux tempes de Jean qui sentit que le bon vent ne l'abandonnait pas à l'arrivée au port :

– Je m'appelle Jean Cotton, j'ai bientôt vingt-deux ans et je souhaite achever à Paris mon tour de France. L'un de vos amis qui est un peu mon cousin, le maître huchier Collard, d'Épernay, m'envoie à vous. Il m'a simplement recommandé de vous dire : « Par le roi Salomon et saint Joseph, par les trois points de l'équerre et les pointes du compas, le frère Collard m'envoie vers vous et vous embrasse. » Voilà, maître, je crois que je n'ai rien oublié.

– Non. Tu as dit les mots qu'il fallait, comme il convenait mais, surtout, tu as la grande chance d'être sympathique, tu donnes aux autres l'envie de te connaître et de t'aider. Alors? Tu cherches du travail?

– Il est temps que je me fixe et que je gagne ma vie. Je suis un honnête compagnon. Je pourrais vous aider et vous m'apprendriez beaucoup de choses.

– On apprend toute sa vie, mon garçon. Tiens, au lieu de bavarder, pose tes affaires, enlève ta peau de mouton qui, entre nous, sent bien mauvais et continue de scier ce montant de coffre. Suis bien le tracé, surtout ne gâche pas ce beau morceau de chêne. Regarde comme il est sain, bien veiné dans sa chair... Il a au moins sept ou huit ans de coupe et n'a été taillé ni dans l'aubier ni trop près du cœur. On voudrait toujours travailler du bois comme celui-là!

Jean Cotton prit la scie à refendre, la grande, celle qui se manie verticalement, droit devant soi et que le balancier du bras fait avancer tranquillement dans le bois le plus dur, cran après cran, sans grincer, avec la régularité d'une horloge. Il termina la coupe en « bonne grâce », retenant l'outil d'une main devenue légère pour ne pas causer d'éclat et leva ses yeux vers le maître.

– On verra pour le reste, dit celui-ci, mais je suis sûr que tu es un bon compagnon. La scie ne trompe pas. Tu n'as pas essayé de forcer pour faire de l'effet au risque de dévier ou de blesser le bois. Ta lame

chante bien, je sais ce que je dis. D'ailleurs, Collard ne m'aurait pas envoyé n'importe qui. Enfin, et là tu as vraiment de la chance, j'ai besoin de quelqu'un. Comment t'appelles-tu déjà?

– Jean. Jean Cottion.

– Eh bien, Jean, je t'engage comme compagnon. Tu t'occuperas de l'apprenti. Montre-lui le métier comme on te l'a appris. Paul, viens par ici!

Un garçon d'une douzaine d'années que Jean n'avait pas remarqué, arriva du fond de l'atelier.

– Paul, dit Thirion, voici notre nouveau compagnon. Tu lui obéiras comme à moi, tu écouteras ses conseils... Il ajouta avec un sourire en se tournant vers Jean : c'est mon fils. Il me succédera un jour mais avant qu'il devienne un bon compagnon, j'ai encore le temps d'en faire des coffres et des escabelles!

Le maître parut réfléchir puis regarda Jean :

– Tu vas vivre avec nous. On va voir avec la femme à t'aménager le coin, derrière l'atelier, encombré de vieilleries inutiles. Ce n'est pas le Louvre mais tu n'es pas le roi. Chez moi, tu ne gagneras pas des fortunes mais tu ne dépenseras rien pour manger et dormir. Ainsi tu pourras économiser pour t'habiller un peu mieux et, plus tard, pour passer ta maîtrise. Viens, je vais te présenter à Gabrielle. Gabrielle, c'est ma femme.

Il conduisit Jean à un escalier en colimaçon qui débouchait à l'étage dans une grande pièce faiblement éclairée par deux fenêtres. Un feu de copeaux égayait le fond de la salle où se tenait une femme encore jeune et d'un physique agréable, très brune, emmitouflée à cause du froid mais convenablement habillée. Thirion présenta son nouvel ouvrier et la femme leva sur lui un regard doux et franc :

– Bienvenue dans notre maison. J'espère que vous vous plairez avec nous. En attendant je crois que la première chose à faire est de laver vos vêtements. Le tour de France forme sûrement les bons compagnons mais ne les rend pas ragoûtants. Tout à l'heure je vous ferai chauffer de l'eau et vous pourrez vous nettoyer. Maintenant, si vous voulez faire des conquêtes à Paris, il faudra devenir un peu plus élégant!

Gabrielle éclata de rire devant l'air gêné du jeune homme et retourna près de lâtre surveiller une grosse marmite suspendue au-dessus des flammes. Jean était heureux, soulagé. Une heure avant, il ne savait pas où il dormirait dans ce Paris inconnu qu'il avait choisi comme terme de son voyage et voilà que les choses s'arrangeaient

toutes seules, mieux qu'il n'aurait osé l'espérer. Non seulement le vivre et le couvert lui étaient assurés mais il sentait qu'il ferait bon vivre dans cette famille accueillante, simple et honnête comme le droit fil du bois.

– Asseyez-vous donc près du feu en attendant le dîner, dit Gabrielle, et racontez-moi votre vie, votre long voyage sur les routes. Vous allez nous faire rêver un peu, nous autres Parisiens qui ne quittons jamais du regard la flèche de Notre-Dame. Je dis Parisiens bien que nous soyons hors les murs mais la porte Saint-Antoine et la Bastille sont si proches...

Tout en bavardant, Jean découvrait du regard la pièce où vivaient les Thirion. Un plateau de bois sur ses tréteaux devant le feu, deux bancs, un grand coffre et un lit d'angle constituaient l'essentiel du mobilier avec un beau dressoir en chêne ciré dont l'éclat faisait ressortir la modestie de l'ensemble.

– Vous regardez le dressoir? demanda Gabrielle. C'est une idée de Pierre. Cela l'a amusé au début de l'hiver, à un moment où le travail était rare, de nous construire un dressoir de baron ! »

Quand Jean fut lavé, rasé et qu'il eut enfilé un pourpoint propre, sa seule richesse, tout le monde le félicita pour sa prestance. C'était il est vrai un beau garçon, aux traits fins et au regard intelligent. Son visage agréable savait sourire avec l'éclat de la santé heureuse et de dents superbes, blanches et bien plantées.

Tout naturellement, il prit sa place dans l'atelier et la vie familiale. Il se plia facilement aux habitudes des Thirion et le maître s'aperçut vite qu'il avait affaire à un garçon de qualité dont l'habileté valait la sienne. Il arrivait même que Jean montrât à Pierre des trucs de métier, des tours de main que les vieux huchiers de la province lui avaient appris. Le maître l'en remerciait et le complimentait :

– Grâce à toi, Jean, j'arrive presque à doubler ma tâche. L'abbesse qui trouve que rien ne va jamais assez vite est satisfaite. Sais-tu qu'elle s'est mis dans la tête de refaire toutes les stalles de la chapelle?

Il s'agissait de Jeanne IV, l'abbesse de Saint-Antoine-des-Champs, l'une des femmes les plus puissantes de Paris. Elle avait, disait-on,

1. Le dressoir était un meuble d'apparat qui permettait aux nobles fortunés d'exposer leurs trésors d'orfèvrerie. L'usage voulait que le nombre d'étagères fût fonction du titre nobiliaire du propriétaire : deux pour un baron, trois pour un comte, quatre pour un prince.

malgré l'extrême discrétion de son gouvernement, une grande influence sur le roi dont la dévotion augmentait avec l'âge. Il ne pensait qu'à son salut et ne manquait pas de gagner quelques indulgences en comblant l'abbaye royale d'attentions et de bienfaits.

Le Louvre ne convenait pas à Louis XI. Lorsqu'il n'était pas dans sa résidence favorite de Plessis-lez-Tours, il s'installait soit dans l'hôtel des Tournelles, soit dans la forteresse de la Bastille où il avait fait aménager un appartement. Il s'y sentait plus en sûreté, plus à l'aise que dans les énormes salles et les interminables couloirs mal chauffés du Louvre. Et puis il était à deux pas de l'abbaye Saint-Antoine pour laquelle il avait toujours eu un faible et où il aimait aller prier. Quand le 27 septembre 1465, engagé dans sa lutte à mort contre le Téméraire, le roi avait décidé d'organiser une rencontre avec ses ennemis de la ligue du Bien public, afin de conclure une trêve qu'il ne souhaitait pas plus que les princes, il avait choisi l'abbaye Saint-Antoine plutôt que le Louvre. Avec un sens politique nouveau, il avait imaginé de faire de cet inévitable fiasco une adroite opération de propagande.

Devant l'abbaye, au croisement des trois routes, peu de temps après la réunion manquée, il avait fait élever une énorme croix de pierre destinée à montrer aux Parisiens la mauvaise foi de l'ennemi et sa propre grandeur d'âme. Sur le socle, Louis XI avait fait graver : *Ici, l'an 1465, fut tenu le landit des trahisons. Maudit soit-il qu'en fut cause.*

Les Thirion avaient, à l'époque, assisté en voisins à l'inauguration de cet autel votif de la forfaiture. Ils racontèrent à Jean Cottion comment, au milieu de mille piquiers, dans un fracas de trompettes et de tambours, le peuple de Paris, pourtant peu enclin à s'intéresser aux querelles des grands, avait acclamé son roi si fier et si loyal¹.

— Nous avons eu deux ans après, souligna Gabrielle, une foule encore plus grande sous nos fenêtres!

Pierre était un bon conteur. Il aimait, par ses récits, faire partager à Jean l'intérêt qu'il portait à son quartier :

— La foule immense des badauds, le jour de la croix, dut donner l'idée au roi Louis d'une autre manifestation plus éloquente. C'est

1. Cette croix demeura en place près de deux siècles. Elle témoigne de la modernité de Louis XI, stratège de l'opinion publique, inventeur de la politique-spectacle et de la publicité d'État.

ainsi qu'au cours de l'automne 1467, ce devait être au mois de septembre, le roi décida de passer en revue tous les Parisiens âgés de seize à soixante ans. J'en étais. Nous étions divisés en brigades sous les différentes bannières des quartiers et des corporations. Chaque homme devait être porteur d'une arme. Je n'en avais point, je me suis fabriqué dans un morceau de bois une sorte de hallebarde qui n'aurait pas tué un rat.

– Il a tout de même de drôles d'idées, le roi Louis! remarqua le jeune Paul.

– Drôles mais pas bêtes! Il s'agissait encore de frapper les esprits et de montrer aux Bourguignons qu'il avait sous la main une formidable armée prête à les châtier. J'ai donc défilé, avec ma hallebarde de bois, du château de Vincennes à la Bastille sous la bannière des huchiers. Nous étions en tout 50 000, peut-être plus. Jamais on ne reverra une telle foule! Le roi a dit à l'abbesse qui me l'a répété qu'aucune armée au monde n'avait jamais été ainsi levée dans une ville. Pour montrer sa satisfaction, il fit apporter le soir du défilé une dizaine de tonneaux de vin qui furent mis en perce devant l'abbaye, mais il n'a jamais recommencé.

– Il est bien vieux, et malade, souigna Paul.

– Je crois qu'il est surtout prudent!

Tout en faisant siffler son rabot affûté au rasoir sur les grains de beauté d'une planche de hêtre, Jean Cottion écoutait Thirion lui raconter Paris, le métier, ce coin de chaussée où le hasard l'avait fixé, son mariage avec Gabrielle, son fils unique...

– C'est notre regret à Gabrielle et à moi. Nous aurions voulu trois ou quatre enfants... Évidemment, aujourd'hui, je pourrais les nourrir alors qu'il y a quinze ans! On a tiré le diable par la queue mais le Bon Dieu nous a aidés.

– Le Bon Dieu? Comment cela?

– Avec l'abbaye. Tu sais bien que nous ne travaillons pratiquement que pour elle. Tiens, nous irons demain livrer la table et les bancs qui sont enfin finis. Peut-être verrons-nous l'abbesse. Il faut que tu la connaisses. C'est une fière dame. Et puis, elle connaît les bois, les meubles aussi bien que toi ou moi et sait remarquer un bon montage à mortaise...

Le lendemain, après avoir chargé les bancs et la table de chêne

massif, dont le seul plateau pesait cent bonnes livres, sur une charrette à bras, les deux hommes se mirent en route, l'un poussant l'autre tirant dans les brancards. Plusieurs fois, le chargement faillit verser en passant dans une fondrière. Enfin, ils arrivèrent à la croix du roi Louis et, tout de suite après, devant le portail de l'abbaye. Pierre montra à Jean un panonceau de tôle peint aux armes de France et portant l'inscription : *Sauve garde du Roi pour l'abbaye Saint-Antoine*. C'était la marque officielle de l'intérêt que portait le roi aux religieuses qui priaient pour lui, derrière le lourd vantail clouté.

Thirion n'eut pas de mal à se faire ouvrir par la sœur tourière qui le connaissait et la voiture entra en grinçant dans le jardin du Bon Dieu. Jean, qui n'avait jamais pénétré dans un monastère, fut étonné de découvrir derrière la haute muraille une ville en miniature avec ses bâtiments, ses avenues, ses arbres encore givrés et ses bassins gelés où des canards boitillaient autour de deux paons; étrange scène en vérité, coiffée par le clocher octogonal de l'abbatiale et un campanile plus petit, vestige de l'ermitage primitif.

— Tu es surpris, hein? Tu t'attendais à trouver un couvent sévère avec des alignements de cellules et des files de religieuses en prière? Ici l'on prie, c'est vrai, mais la règle n'est pas austère. S'il existe des dortoirs pour les converses, la mère, les abbesses et la plupart des sœurs disposent de confortables logements. Il ne faut pas oublier qu'elles viennent des plus hautes lignées de la noblesse et qu'elles demeurent des grandes dames en prenant le voile. Certaines vivent dans des appartements qui sont de véritables pièces de château. Elles y reçoivent leur famille, leurs amis et donnent même parfois des fêtes. Et puis, il y a les pensionnaires, nobles elles aussi, qui viennent à Saint-Antoine faire retraite et aussi des jeunes filles de bonne famille que leurs parents mettent en sûreté au couvent avant leur mariage. Jeanne IV est là depuis une dizaine d'années. Elle a juré de faire de Saint-Antoine la plus belle abbaye de Paris et des environs. Déjà, elle l'a transformée, agrandie; maintenant elle veut la meubler. Pour notre bonheur en tout cas!

Tandis qu'ils déchargeaient les meubles, une porte s'ouvrit et une religieuse apparut. « C'est elle », souffla Pierre à l'oreille de Jean.

L'abbesse n'avait pas quarante ans. Son velet blanc cadrait un visage agréable qui ne révélait aucune morgue mais c'était, on s'en apercevait dès l'abord, celui d'une femme responsable, habituée à commander et à être obéie.

– Bonjour, mère, dit Thirion en essayant de se découvrir, ce qui n'était pas facile car son bonnet lui enserrait les oreilles.

– Gardez votre coiffure, monsieur Thirion, et montrez-moi vos meubles. Tenez, entrez-les vite dans le grand parloir car il fait encore bien froid ce matin. C'est votre fils? ajouta-t-elle en désignant Jean.

– Oh! non, mon garçon n'a pas encore quatorze ans. Jean Cottion est mon compagnon. Il vient d'achever son tour de France et, pour l'instant, il est installé à la maison. J'espère qu'il y restera longtemps car c'est un bon ouvrier.

– Eh bien, tant mieux! Avec tout le travail qu'il y a à faire ici vous ne serez pas trop de deux. D'ailleurs, il y a longtemps que je vous dis de prendre un compagnon. Et si cela ne suffit pas vous en prendrez deux ou trois autres!

– Il vous faudra, ma mère, aller les chercher rue de Cléry ou ailleurs¹. Et puis, je n'ai le droit d'employer qu'un compagnon et un apprenti. Les règles de la jurande sont formelles. Tenez, normalement j'aurais dû soumettre ces meubles, avant de vous les livrer, aux jurés de la corporation, afin qu'ils puissent constater que leur fabrication est conforme aux règlements.

– C'est tout de même fort! Ces meubles, c'est moi qui les paye. On verra bien si votre jurande peut m'empêcher d'honorer Dieu en embellissant mon abbaye comme je l'entends! D'ailleurs, j'ai fait parvenir au roi une requête qui changera bien des choses si Sa Majesté daigne m'écouter. Allons, voyons ces meubles.

L'abbesse passa sa longue main fine sur le plateau de chêne et Jean sentit qu'elle prenait un certain plaisir à effleurer le bois. Elle fit ensuite retourner un banc et fut satisfaite de constater que les assemblages étaient montés en queue d'aronde: « C'est beaucoup mieux », dit-elle. Elle parla encore, à l'étonnement de Jean, des « goussets » qui étaient peut-être un peu trop grands et des « patins » qu'elle eût voulu plus élégants. Décidément, Pierre avait raison: l'abbesse savait de quoi elle parlait!

Installé dans l'appentis qu'il avait aménagé à l'aide de quelques planches de sapin, Jean vivait heureux entre l'établi, sa paillasse et la

1. Les huchiers-menuisiers étaient alors presque tous établis rue de Cléry et dans les ruelles avoisinantes. Thirion était le seul maître installé près de la Bastille.

salle de l'étage où dame Gabrielle nourrissait son monde, le plus souvent de « potages », mets cuits en pots dans la cheminée. Elle connaissait tous les maraîchers de Charonne qui lui gardaient leurs meilleurs légumes : des pois, des fèves, des courges, des betteraves. Parfois elle ajoutait un poisson ou un morceau de cochon à cette potée qui mijotait des journées entières sur la braise.

Les repas étaient gais chez les Thirion. On y parlait du bois, des meubles en cours bien sûr, mais on y échangeait aussi les dernières nouvelles de la ville, celles qu'avait glanées Gabrielle à la fontaine et celles rapportées par Pierre et Jean de *La Sainte Famille* où ils allaient parfois boire un pichet de vin à la fin de la journée. A l'heure des repas, la table était vite dressée sur ses tréteaux devant la cheminée. Les hommes sortaient leur couteau et taillaient d'épaisses tranches de pain-tailloir, des « soupes », sur lesquelles Gabrielle versait son ragoût à l'aide de la cuiller à pot. Certains jours, quand on avait bien travaillé et qu'on était joyeux, Thirion se levait, allait chercher la bonbonne de vin et versait une demi-pinte de « vermeil » dans la marmite. « Refais bouillir tout ça, disait-il à sa femme, la sauce sera meilleure. »

Gabrielle n'avait guère l'occasion de montrer ses talents de cuisinière tant la nourriture quotidienne était simple et pauvre. Elle savait néanmoins, les jours de fête, mitonner un « chaudumer ¹ » ou rôtir à la broche une viande généreusement enduite de cannelle ou de safran.

C'est pourtant dans le travail que Jean puisait ses joies les plus profondes. Il s'y était voué corps et âme, négligeant même les distractions que pouvait lui offrir Paris, ce Paris qui grouillait à deux pas et qu'il découvrait, petit à petit, sous la conduite de Paul tout heureux d'avoir trouvé un grand frère dans ce compagnon tombé du ciel, plus patient que son père pour lui enseigner les secrets du bois et la finesse de l'outil.

Jean trouvait que le Paris de Louis XI était une ville à la fois gaie et cruelle. On parlait beaucoup du roi dans les familles. Avec son pourpoint de futaine et son vieux bonnet dont on disait qu'il sentait la graisse; il passait aux yeux de son peuple pour un « bonhomme ». Il aimait, il est vrai, causer avec ses sujets et profiter de rencontres impromptues pour se rendre compte de la façon dont on appréciait sa

1. Notre matelote d'anguille ressemble beaucoup au « chaudumer » du Moyen Age.

Les Dames du Faubourg

politique et constater lui-même que ses ordonnances étaient respectées. Louis XI s'invitait même quelquefois à souper chez les bourgeois. C'est ainsi que le 22 septembre, au retour d'un pèlerinage à Saint-Antoine-des-Champs, il s'arrêta chez son panetier, Denis Hesselin, tout près de la Bastille. Le lendemain, la nouvelle fit le tour du quartier. Les commères commentèrent le menu servi au roi après qu'il eut pris le bain que son hôte, selon l'usage, lui avait fait préparer.

Ces bonnes manières, toutes politiques, cachaient une insensibilité assez monstrueuse qui devait, il faut en convenir, autant aux mœurs de l'époque qu'à la méchanceté du monarque : la foule se complaisait dans un sadisme ordinaire, assistait volontiers aux exécutions et aux supplices publics considérés comme spectacles divertissants.

Jean Cottion, lui, n'était guère tenté d'aller voir tourner un malheureux au pilori ou griller un condamné sur le marché aux pourceaux. Un dimanche, il se rendit tout de même au fameux gibet de Montfaucon qui dressait depuis plus de deux siècles ses seize piliers de pierre où pendaient de sinistres breloques. Un autre jour, Paul le conduisit au cimetière des Innocents voir les cellules de pierre dans lesquelles des dévotes s'étaient fait volontairement murer. Le fossoyeur de service leur raconta complaisamment comment, en 1442, une dame nommée Jeanne La Vadrière avait fait bâtir une cellule afin de s'y clôturer. Après avoir prononcé un sermon, l'évêque de Paris avait enfermé lui-même la recluse. Des maçons étaient venus ensuite murer la porte, ne laissant qu'une petite fenêtre pour permettre à l'air de passer. Par cette fente on lui glissait aussi quelques aliments. La folle de Dieu avait ainsi croupi durant deux années dans ses déjections avant de rendre l'âme.

Quelques mois plus tard, la nouvelle courut comme un plomb d'arquebuse de Vincennes à la porte Saint-Antoine : le roi venait de signer une ordonnance qui reconnaissait aux métiers le droit de s'exercer librement sous le contrôle de l'abbesse. En d'autres termes, l'enclos et les terres appartenant à l'abbaye Saint-Antoine devenaient territoires de libre travail pour les compagnons des professions utiles à l'entretien du couvent. La lettre patente intéressait surtout les charpentiers et menuisiers, gens de grande et de petite cognée qui pouvaient installer leurs ateliers dans un lieu proche des chantiers de Bercy où, depuis deux siècles, les chalands débarquaient le bois destiné à la construction des maisons et des meubles. Fait capital : en

passant sous la juridiction de l'abbesse, dotée des pouvoirs de basse et haute justice, les ouvriers de Saint-Antoine cessaient d'être sous la coupe des jurandes parisiennes et de leurs règles rigides et contraignantes. Il leur suffisait d'être agréés par la mère et de s'engager à fournir « un ouvrage honnête de bon bois sec et d'assemblage solide », ce qui allait de soi pour les gens du bois qui se considéraient comme les aristocrates des professions manuelles.

Louis XI venait de signer l'acte de naissance du faubourg Saint-Antoine, patrie du meuble, royaume du bois, État souverain de la scie et du rabot. Ce n'était pas là, il faut en convenir, le but profond du roi. Celui-ci avait le premier compris l'un des fondements de l'économie moderne. Un gouvernement ne peut demander de l'argent qu'à ceux qui en possèdent, or il avait besoin de beaucoup d'argent pour mener à bien sa politique et sa diplomatie. Prenant acte que la bourgeoisie, grande pourvoyeuse d'impôts, était exsangue, il avait résolu de l'enrichir pour mieux la ponctionner, en favorisant l'expansion économique, en encourageant partout l'initiative des marchands et des artisans. A Lyon puis à Tours, il avait installé des soyeux italiens, il avait créé l'industrie française de la draperie, développé les mines, frété une flotte de commerce. Libérer les menuisiers-huchiers des contraintes et du conservatisme des puissantes jurandes entraînait donc dans le cadre de la politique novatrice du roi, trop heureux par-dessus le marché d'obliger l'abbesse de Saint-Antoine-des-Champs.

Les mois passant, Jean était devenu un vrai Parisien. Ses premières payes lui avaient permis d'acheter des vêtements convenables pour remplacer ceux que les longues marches et les nuits à la belle étoile avaient usés jusqu'à la corde. Sa silhouette longue aux hanches étroites s'accordait bien avec la mode nouvelle des pourpoints courts et des chausses ajustées. Comme les jeunes nobles et bourgeois, il s'était laissé pousser les cheveux et portait même, le dimanche, l'une de ces belles chemises en toile de Hollande, déliées, larges, dont il était indiqué de laisser deviner la blancheur dans l'encolure du pourpoint.

Jean était heureux de pouvoir se montrer à son avantage lorsqu'il était appelé à l'abbaye, ce qui arrivait de plus en plus souvent. Jeanne, l'abbesse, portait visiblement de l'intérêt à ce jeune homme

sympathique qu'elle avait vu se transformer en quelques mois. Toujours gai et serviable, il n'avait pas son pareil pour renforcer une poutre défaillante, réparer un meuble ou faire fonctionner l'une des innombrables portes. L'abbaye n'était pas seulement le domaine de la foi mais aussi une exploitation agricole, une hôtellerie, une maison d'éducation. Jeanne était la reine de ce monde entre parenthèses. A part Dieu, elle ne connaissait qu'un maître : le roi Louis.

Un matin, alors qu'il venait de livrer des bancs destinés au réfectoire, l'abbesse fit appeler Jean dans son parloir :

– Vous plairait-il, monsieur le compagnon, d'avoir votre propre marque ¹, de graver au fer chaud votre nom sur les meubles que vous construisez?

– Naturellement, mère, c'est mon vœu le plus cher. Malheureusement on ne devient pas maître sans l'accord de la corporation et je n'ai ni l'âge ni l'argent nécessaires pour briguer ce titre. Tout manquement aux règles risque de me faire jeter en prison.

– Non, vous n'irez pas en prison et vous ne serez pas poursuivi. J'ai désormais, vous le savez, le droit de faire travailler qui je veux pour la communauté. Je vais installer sur le territoire de l'abbaye les meilleurs ouvriers. Ainsi en a décidé le roi.

– Mais, ma mère, je suis le compagnon de Pierre qui a été très bon pour moi. Je le récompenserais bien mal en l'abandonnant!

– Cette fidélité vous honore mais il n'est pas question d'abandonner notre fidèle Thirion. Vous m'en donnez l'idée, pourquoi ne viendrait-il pas lui aussi s'installer autour de l'abbaye? Rien ne vous empêchera de travailler ensemble sur certains grands projets que j'ai en tête.

– Où vais-je loger, ma mère? Vous savez que j'habite chez les Thirion...

– Vous habiterez chez vous, derrière votre atelier. Je compte vous installer dans le local qui se trouve à la droite du portail. Vous serez ainsi dans l'abbaye sans y être puisqu'une porte donne accès à la chaussée Saint-Antoine et une autre à notre jardin. Et puis, si vous avez peur de vos jurés, demeurez compagnon. Titre ne signifie pas

1. Une lettre patente de 1467 ordonnait : « Chaque maître des corporations de menuisiers-huchiers doit avoir une marque. » Cette estampille était en principe destinée à authentifier l'origine et la qualité des meubles fabriqués sous le contrôle des corporations. Son usage tomba très vite en désuétude et le demeura jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Jean Diwo

•• Les Dames du Faubourg

Pour écrire cette saga dont la première partie commence à la fin du XV^e siècle et s'achève à la veille de la Révolution, Jean Diwo a abandonné une longue carrière de journaliste. Formé à l'école des grands quotidiens puis de *Paris-Match*, où il fut grand reporter, avant de fonder et de diriger pendant vingt ans *Télé 7 jours*. Abbesses, bourgeoises ou femmes d'ébénistes, ses *Dames du Faubourg* réservent bien des surprises au lecteur qui trouvera plaisir à les fréquenter tout au long de ces pages denses et passionnantes.

Jean Diwo est né faubourg Saint-Antoine. Le chuintement de la scie à refendre, le doux sifflement de la varlope et l'âcre parfum de la colle bouillonnante, il connaît. Depuis longtemps, il rêvait d'écrire le fabuleux roman de cette grande artère parisienne où les chariots de l'Histoire n'ont cessé de rouler. Dans ce cadre sculpté au ciseau et à la gouge, il a tissé au petit point le récit de la vie pleine, généreuse, souvent aventureuse des abbesses de Saint-Antoine-des-Champs et de leurs amis et protégés, les compagnons du bois, descendants des bâtisseurs de cathédrales. Il y a peint les artisans, les nobles, les bourgeois et surtout les femmes de tout rang qui ont su engendrer, dans l'amour, la prière, l'intelligence et le sacrifice, de ces familles qui, par le jeu des alliances, des héritages et du talent, forment depuis Louis XI une chaîne ininterrompue, soudée par l'amour du bois, matériau noble et magique. Jean Diwo a brassé cette pâte humaine, gonflée au levain

de l'Histoire, pour en faire un roman captivant chargé d'amour, de drames et de joies, dont la tonalité est gaie parce que les hommes et surtout les dames du Faubourg ne sont pas moroses.

Vue de la Bastille, J. Rigaud, musée Carnavalet, Giraudon.
Jeune fille de profil, P. Vecchio, AKG Paris.
Conception graphique : Sophie-Anne Delhomme.

DENOËL

B 25019.1  11.99
ISBN 2.207.25019.9
139 FF TTC

